

SÉNAT

Paris le 16 juillet 1882.

rép. le 17

Monsieur,

C'est un vil ignorant qui a l'honneur de vous écrire. Je ne flatte, a' des fins de mensonge, de  
vite par le premier de mon empire. Je voudrais bien pouvoir dire: Aucun autre a pris mes!  
Si mon ignorance a duré, ce n'est pas tout-a' fait ma faute. L'ind. m. m. de plusieurs provinces.  
O. bonhomme, j'ai été fort curieux: les manivelles compliquées, les ressorts secrets, les  
loges diaboliques ont tenu mon esprit éveillé pendant bien des jours et des nuits.  
Il n'est question que des horloges, ressorts et manivelles de l'ordre intellectuel et  
moral: les autres, hites! ont échappé toujours et continueront à s'échapper, j'i  
l'écrains, a' mes ambitions et recherches. J'i'a' pas tardé a' comprendre une  
impuissance et j'i ne m'en suis pas vengé. Qui quitte le bien, ce me constant ce  
me de donnera fait bonum j'i n'en pu par la justice, par l'amour de la nature  
expériences, par la possession du soleil, des fleurs, des femmes, j'i n'ai pu  
revenir jamais a' vouloir de les passer et comprendre les hiéroglyphes et les mystères.  
de laques particulièrement m'impressionne par les nouvelles. Il y a quinze ou  
dix-sept ans que j'i vis, chaque année, dans les pays barbares à Oran, à  
Alger, à Tunis, à Beyrouth, à Constantinople. V'aim tout — de ces provinces,

et à voir ce que j'y trouve d'aimable et d'utile, de sympathie, d'amitié  
divisible, il me semble que j'idonni mis. c'est un Basque, et de meilleurs.  
Naturellement, j'ai voulu connaître la langue de mes amis et comparative.  
ubi boni, ibi patria. Ce n'est pas le vaillanc qui manque à mon âme, q. l'a  
mais, la comme ailleurs, j'ai fait la triste expérience que toute conquête  
vraiment désirable, est lente et pénible. Je ne me désolais pas pour cela, le pro  
j'ai eu de vous, Monsieur, et j'ai eu encore un excellent ouvrage de M. de Bay  
à consacrer à la langue Basque. Les notes, en effet, complètent et  
refont mieux le livre. Nous avons un ami commun, le docteur  
Delvailla, avec lequel, pour mon humble part, j'ai fondé autrefois  
le Journal (premier Journal du nom). Il m'écrivait au mois d'octobre  
dernier que j'avais l'honneur de vous trouver à Madrid, au  
Congrès des Américanistes. J'arrivai là-bas trop tard, j'étais  
pourtant toute ma vie dans cette bonne fortune. Un grand  
délai et fin, qu'il ne m'a pas encore été permis de connaître,  
M. Descomagnes m'a envoyé un mot d'introduction (j'écrivis que cela  
s'appelle ainsi) et me dit tout, à qui je suis aig depuis longtemps, que  
j'avais grand plaisir et grand profit à vous en parler... Voilà

mes inférieurs, Casim, monieur, M. Léopold Cerf, à Paris, qui  
m'a ~~donné~~ toujours les marques d'une flatteuse attention, va  
publier de vous un volume sur les Osanges et le pege Osanges.  
Je l'attends avec la plus impatiente sympathie. Un peintre, homme  
de vrai et bon original talent, qui fut l'ami de M. Gambier et  
le professeur de ses filles, M. Herst, a fait à St-Jean-de-duz, à Bénéze,  
au Passage, à Fontarabie, et à un certain nombre de belles aquarelles,  
toutes pleines de l'air et du soleil, et aussi de la couleur du pays. Ces  
aquarelles, reproduites par lui à la plume, vous paraîtront dans le Journal  
N'est, et j'en suis chargé du texte qui les accompagnera. Vous  
comprenez mon impatience. Il me sera si doux et si agréable de me  
doux de votre bien et de profiter, en même temps, de l'occasion pour  
dire ce que j'aime, ce que j'aime, ce que j'apprécie, de vos travaux et  
de vos idées! Si vous voulez bien m'écouter dans ce chapitre, j'en  
serai autre chose que satisfait qu'il le soit.

Bonne nuit, monieur, l'expression de ce griffon n'est que j'en ai  
j'étais tel quel à la poste, et vous demandant de vouloir bien en  
excuser l'indiscret et l'importance. Mon amour — bien

relativement jusqu'ici, et un vrai, de la langue et de la littérature  
basque, en sera, je suppose, une circonstance à l'honneur.

Un très agréé, Monsieur, l'expression de la a hant et

bien de vous (considération

Octave Labrousse

Secrétaire. Adjoint du Préfet.

au Palais de

Petit-Luxembourg.)

SÉNAT

Paris, le 16 décembre 1883.

Cher Monsieur et ami,

Je vous remercie de tout mon cœur du beau et de l'aimable cadeau que vous  
avez bien voulu m'offrir. J'ai des mots tous les jours de votre gracieux souvenir  
qui, dans les heures de loisir, me viennent en esprit pour vous en une sorte  
de remerciement, tant de ces mots et de ces échantillons de l'opéra et de la poésie  
au pays basque. J'ai lu toute la nuit, et j'ai trouvé un  
charme nouveau même aux chansons de patrie ou d'amour  
par ces nouvelles de la. Quant à ce de la bonne littérature, et  
je vous en félicite bien sincèrement. Les livres de poésie  
qui ont été ou qui paraissent, chaque année, l'approche du 1<sup>er</sup> janvier  
<sup>vous</sup> ~~ont~~ entraînés les journaux et les revues. Mais qu'il y aura  
néanmoins et que le brouhaha des écrivains avec cela, je compte  
s'en aller et partir, comme j'en pense, du Folk-Lore. - Demain,

S'écarter de la librairie de l'Art et si, comme j'en l'espère, il est  
permis d'obtenir encore des numéros de mes articles sur le  
Pays Breton ou sur vous, je serai bien content de vos offres  
et numéros. La, qu'on vous adresse avec indulgence.

Mais encore, cher Monsieur ou Madame, ce croquis me  
vous en attaché et de vous, à Paris comme à  
St. Jean de Luz dans vos invocations auprès de moi  
le souvenir

Octave Luviers

SÉNAT

Paris, le 2 Mars 1886

Cher Monsieur et ami,

On M. Vism n'est bien mal renseigné sur mon compte ou il manque  
 étonnement de mémoire. Sa lettre du service de quatre numéros de l'Etat et  
 mes articles ont été publiés, je n'ai pas en un seul exemplaire de cette lettre.  
Un seul!... Vous avez bien lu. C'est justement devenu une poignée de papier que  
 vous avez dit vous voir, M. Hest et moi, et vous m'avez vu le plus  
 vite j'ai tenté d'obtenir un tirage à part, uniquement pour mes amis, et  
 vous êtes en première ligne! Il m'a fallu venir encore devant les tribunaux  
 de toute espèce et surtout devant le prix d'avoir qui m'a été proposé  
 par l'imprimerie de l'Ass. Nat., au vrai et au clair, l'énoncé de la  
 question. Si M. Vism, qui s'en rend compte par tous les moyens  
 pour moi, voulait bien m'accorder pour vous, j'en dirai pas le  
tout un seul exemplaire de mes articles, mais seulement le premier,  
 je lui en serais reconnaissant de tout mon cœur. — Si, de mon côté,

J. n'ai pas répondu à vos lettres, si flatteuses pour moi, cher Monsieur  
et ami, c'est l'instable Dabud qui en est cause, puis j'ai compté, assurément  
peu, rinvier dans un recueil les articles sur le pays breton et d'autres  
encore, où votre bon souvenir se trouve et où vos lettres se sont  
maintes fois invoquées et citées. J. vous jure que, cette fois, vous en  
avez peu nighe ou vu. Et, à ce propos, j'ai vu m'écarter  
encore de n'avoir pas écrit, comme j'i le voulais, comme j'i le veux,  
sur le Folk-lore : cela tient, en y j'ignorant plusieurs jours  
de souffrance et de maladie, au d'arriver tout-à-fait impuissant  
de Navarre et de Bretagne que le d'instable d'impose et non impos-  
ette aucun, le tout se compliquant encore de la petite affaire  
de l'Odéon. Mais j'i n'en ai rien, soyez-en sûr. J'ai la  
même idée de l'impie en cela du cœur, — et une bonne minime.  
Agnès, cher Monsieur, l'expression de ces sentiments  
que vous m'avez écrits, j'i l'impie, et croyez-moi bien  
Zuri behin bethiko,

Octave Lacroix.

J'apprends, hélas! que votre amie Mademoiselle Malin est dangereusement

malade  
100

malade. Elle a été prise d'une fluxion de poitrine qui a jeté l'alarme  
parmi tous les siens. Je vous salue à M. Molinier, à Dax.

# SÉNAT

Cher Monsieur le comte,

Je vous quitte anxieusement, dans une vie bien surmenée et bien laborieuse, une  
 heure de trêve ou de répit, et je m'applique, en parlant le même langage, à vous  
 dire combien je suis sensible au joli et fin service que vous me faites l'honneur  
 de m'envoyer. L'attendais, laissez-moi vous remercier bien vite de votre  
 indulgence et gracieuse attention. Quel que je sois de basque, j'en voudrais  
 un peu s'en faire. C'est vous qui avez doublé l'héritage que j'ai pu m'acquiescer à  
 ce beau pays et le charme que j'y trouve. Vous êtes donc un peu responsable  
 malgré vous-même et vos prophéties, de cette manie qui m'a pu porter de  
 vouloir enlever les Basques <sup>vivants</sup> dans une châsse à reliques. Quand les  
 reliques en valent la peine, je suis de ceux qui croient qu'il ne faut  
 point les marchandiser la châsse, et que ce fragment d'antiquité ne  
 ferait pas du tout mal dans notre civilisation moderne. Et puis  
 j'étais, j'étais... Quelle que soient nos mœurs nouvelles et nos

sciens de plus en plus abondants, il y a ça et là b'n de méfaits,  
dont n'ira pas, matériellement et moralement, ~~si~~ <sup>si</sup> ~~si~~ <sup>si</sup> ~~si~~ <sup>si</sup>  
beau, qu'on ne soit pris parfois de la tentation de vouloir  
retrouquer vers le progrès. Cela ne dure point, j'en suis sûr, mais  
cela suffit pour excuser, si non pour motiver, un poëme. — Il me  
semble, cher Musicien, que j'ai bien rarement l'occasion de vous  
voir à Paris. J'aurais grand plaisir et grand profit à vous  
trouver un peu moins rarement. Si j'y serais ou je quand?...

Agnez l'expression bien vive de mes sentiments  
de dévoué et profonde sympathie

Alberte Lemoine.

P. S. J'écris trois actes en vers sur les Cantabres ou  
Khantabres. C'est peut-être l'insuffisance de votre impatience  
contre de tels qui me pousse à la exhumation de  
l'orthographe. Paris le 6 février 1889.

Mon cher Monsieur

Enfin... vous voilà dans le pays basque. La maison  
que j'habite est située sur le quai de Labourd et le  
pauvre père; les hirondelles a vu, vous savez bien  
tous.

Hélas! je n'ai plus maintenant crémée. Jamais! Elle  
vous aurait accueillie de tout son cœur.

La maison de M. Astier Empion est située  
à l'extrémité du Pont de Labourd si St Jean de Luch.  
Elle fait le coin de Labourd et ouvre sur un magasin.

J'écis de la main gauche et je parle bien peu d'écis.  
Pardonnez-moi - c'est la maladie dont je souffre.

Bien à vous

Votre dévoué

Labourd, le 7<sup>bre</sup> 95.

17

Libraire 9 Juin 1849.

6

Cher Monsieur le Com.

J'ai écrit par trop tard pour vous faire, par vos soins, bon  
venir, à Madame Verson et à vous, et à tout dire  
que je les fais avec une prospérité continue,  
avec mes respectueux sentiments.

M. Labbi de la République des Hautes, historiques,  
religieuses de la ville de Pau vient d'être décoré de  
l'Académie de l'Instruction publique de la

M. Labbi Haristoy, qui de Libraire, ne pourrait  
vous faire que M. Labbi Haristoy, pour  
sans trop de mécompte, d'origine à son tour  
des palmes académiques, ou de l'Instruction publique,  
Personnes - moi, si j'ai trop insisté, les Possesseurs  
pays basque pendant la période révolutionnaire  
dont M. Labbi Haristoy, par ses écrits, vous  
serait admissible au besoin, et le pays basque n'a  
pas de plus dévoués partisans et compatriotes.

Envoies un coup de cœur, mais je le demande que je  
vous fais, j'espère, de la main que je puis, pen-  
sant, pourriez-vous, me lire?

Agnez, Madame Verson et moi, respectueusement,  
à vous, mes  
dévoués,  
Octave Garriot